

XYZ. La revue de la nouvelle

Dieu est mort cette nuit

Thérèse Marchand



Number 117, Spring 2014

Autorités : douces, protectrices, brutales, opprimantes, aliénantes, terrifiantes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71084ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Marchand, T. (2014). Dieu est mort cette nuit. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (117), 47–52.

Dieu est mort cette nuit

Thérèse Marchand

Ah, je le hais, je le hais, je ne peux plus le voir ! Je le tuerais tellement je le hais ! Grrr !

— Pourquoi tu ne pars pas, Nicole ? Tu vas te rendre malade à rester ici.

Partir ? Il n'en est pas question. Nulle part, elle ne trouverait un pareil emploi. Bon salaire et sécurité.

D'ailleurs, pourquoi quitterait-elle ce travail qui lui plaît, qui lui plairait encore, s'il n'y avait ce maudit regard bleu constamment fixé sur elle comme une lame plantée entre ses deux omoplates. Ce regard qui lui brûle l'échine.

Les mêmes yeux bleus qui l'avaient pourtant séduite, la première fois qu'elle les avait vus.

L'homme qui passait en entrevue les candidates pour ce poste qu'elle occupe maintenant avait été affable, chaleureux, lui avait décrit la tâche avec tant de fougue et d'éloquence qu'elle s'était sentie désirée, qu'elle avait eu l'impression qu'il voulait sincèrement la voir, elle Nicole, obtenir ce poste. Et cet homme aux yeux bleus si beaux, cet homme si sympathique, serait son patron. Elle en avait frissonné d'excitation. Contrairement à l'habituelle prudence qui la fait longtemps tergiverser avant de prendre une décision, elle avait échappé un gros oui enthousiaste. Elle le voulait, cet emploi, à tout prix.

Au début, ç'avait été la lune de miel. Elle était tout feu tout flamme, s'était vite débrouillée avec les procédures complexes, la paperasse, la grogne des clients et les exigences de son bourreau aux yeux bleus. Il semblait fort satisfait de ses services.

Neuf mois plus tard, elle en est à se dire : « Je le hais, je le tuerais ! » Elle le voit dans sa soupe, dans ses rêves, en a perdu tout contrôle sur ses émotions et ses réactions. Et son mari par surcroît. Elle ne mettrait pas cette rupture sur le dos du diabolique patron, mais s'il avait été moins exigeant avec elle, moins tatillon, peut-être que...

S'il avait été plus compréhensif, surtout.

Quand elle a découvert les infidélités de son mari, la qualité de son travail s'en est trouvée affectée. Sans parler de son moral. Elle a réagi comme n'importe qui, patron compris. Mais ce patron-ci pardonne difficilement les erreurs, n'accepte ni les excuses ni les explications. Il n'écoutait même pas quand Nicole essayait de se justifier, comme s'il avait préféré laisser le ver du doute s'installer tranquillement dans son esprit. Arriva le jour où elle commit l'erreur impardonnable, celle qu'il attendait sans doute depuis longtemps, tel un dieu vengeur.

— Vous avez remis à M. Armand Tremblay le dossier d'Arthur Tremblay. Quand je pense que ce n'est peut-être pas la première fois.

À partir de ce jour, les mauvaises notes s'accumulèrent à son dossier, comme les problèmes conjugaux dans sa vie. On notait tout : les pauses trop longues, les retards, les moindres peccadilles, tout. Sans rémission.

Quand l'infidèle époux la quitta pour sa jeune maîtresse, Nicole en fut presque soulagée. Fini le chaos psychologique, elle allait se reprendre en mains.

Que non. L'insensible patron, loin de compatir à ses malheurs, rajouta de la pression sur ses épaules en déménageant son poste de travail juste devant son bureau. Comme si elle avait désormais besoin d'une surveillance spéciale.

Nicole a toujours aimé que des regards d'homme papillonent sur ses épaules, elle en frissonne habituellement de plaisir, mais pas cette fois. Cet œil bleu dirigé sur elle déclenche des frissons d'inquiétude. Le ver du doute est aussi entré dans son esprit, y faisant des ravages plus graves encore que dans celui du patron.

Maintenant, tous les matins, aussitôt arrivée, elle jette un coup d'œil vers le bureau pour vérifier s'il y est. C'est son baromètre, son indicateur de stress. Perpétuellement sur le qui-vive, elle n'arrive plus à se concentrer ni à se maîtriser. On dirait que les clients sont devenus méfiants, comme si on les avait prévenus contre elle. Ils lui demandent les services qu'elle connaît le moins, puis s'inquiètent : « Vous

êtes sûre ? » Elle doit solliciter l'aide de ses voisines, devant le regard froidement réprobateur du patron, caché dans son bureau vitré, qui l'épie sans arrêt, en silence pour mieux entendre ce qu'elle répond aux clients, qui enregistre chacune de ses interventions, découvre combien elle maîtrise mal sa tâche, qui parle d'elle avec son adjointe, tout bas pour qu'elle n'entende pas, qui, qui...

— Moi, je ne pourrais pas supporter cela à longueur de journée. Demande à changer de place, s'il t'énerve à ce point, suggère une compagne sensible à son désarroi.

— Il ne voudrait jamais, penses-tu. Ça lui fait trop plaisir de m'écœurer de la sorte. Il va finir par avoir ma peau.

— Ou toi, la sienne. Tu devrais le voir grincer des dents quand tu lui expliques que tu ne te sens pas bien, que c'est le client qui. De toute beauté.

— Je ne pourrai jamais l'emmerder assez pour le faire crever. Oh, je le hais ! Je le hais !

Elle rêve parfois qu'elle lui arrache les yeux, ses maudits yeux bleus, durs et froids, qui ne cherchent qu'à la déstabiliser, qui font d'elle une de ces poules qui continuent à picorer après avoir perdu leur tête. Plus elle se débat et essaie de reprendre pied, plus elle gaffe.

Si elle pouvait avoir une journée de répit, une seule, elle lui prouverait qu'elle est capable. Comme à ses débuts, alors qu'il la louangeait à qui mieux mieux. Lui prouverait que c'est sa faute à lui, que c'est son maudit regard bleu qui la trouble. Que c'est sa faute à lui.

Mais il est toujours là. Comme s'il faisait exprès, pour ne pas interrompre sa surveillance, ne pas la quitter des yeux une seule journée. Toujours au poste. À l'heure. Elle a déjà poireauté de longues minutes dans sa voiture, frigorifiée, pour arriver à l'heure pile. Juste pour le narguer. Voyez, je suis à l'heure. Malgré la tempête. Le pont bloqué. Toujours à l'heure, moi aussi. Vous pouvez me reprocher n'importe quoi, mais jamais un retard.

Toujours là ? Pas ce matin. Car ce matin, ô miracle, le poste d'observation est vide. Dieu est absent ! Pour la journée ? Elle 49

n'ose le demander, de peur d'être déçue. Il arrivera sûrement d'une minute à l'autre, d'une seconde à l'autre.

Qu'importe, tant que durera le sursis, elle en savourera chaque instant, comme un cadeau inespéré. Un providentiel miracle.

Le travail ne manque pas en ce dernier jour du mois, c'est l'occasion idéale de prouver qu'en l'absence du regard dictatorial, elle fonctionne à merveille, comme une mécanique bien huilée. Comme le robot infailible qu'il a engagé.

Les clients sont de bien mauvaise humeur. Mais ils peuvent lui demander n'importe quoi ce matin, elle s'en fout. Dieu n'est pas là pour lui reprocher ses « quémandages » de renseignements, comme il appelle dédaigneusement ses recours à l'aide.

Peu à peu, ses nerfs se détendent, ses oreilles s'ouvrent aux bruits ambiants. Elle prend progressivement conscience que ses compagnes se comportent de façon différente aujourd'hui. Seraient-elles aussi victimes de haute surveillance ?

Ce n'est pas le moment d'analyser le phénomène ; si elle veut prouver sa compétence de façon convaincante, elle doit se concentrer sur sa tâche. La tâche uniquement. Le client et elle dans une bulle hermétique. Ignorer tout le reste.

— Nicole, qu'est-ce que tu fais ? C'est l'heure de ta pause.

La pause. Ces petits instants de liberté pendant lesquels l'esprit peut vagabonder loin de la cage de verre. Oublier sa pause, il n'en croirait pas ses yeux.

Elle a presque envie de se priver de ce moment béni tant le travail lui semble agréable aujourd'hui. Continuer jusqu'au dîner, sur ce bel élan. Non. Elle se ferait remarquer. Et si on doit la remarquer aujourd'hui, que ce soit pour sa performance sans faille, pas pour autre chose. Pause donc.

Dans la salle de repos, elle retrouve l'atmosphère étrange perçue plus tôt. Pas la même, en fait. Les consœurs, tout à l'heure surexcitées, sont maintenant affalées devant leur café, mine basse. On chuchote comme dans un salon funéraire. Nicole saisit des bribes de conversation, des phrases,

50 lourdes de sens. « Il a dû se lever parce qu'il se sentait mal.

Non, il n'a pas souffert, paraît-il. À peine quarante ans, c'est affreux. »

De qui parle-t-on ?

— C'était quand même un homme compétent. Sévère mais juste. On en connaît qui ne pleureront pas.

On la regarde, mais elle n'a pas le temps de questionner, sa pause est terminée. Elle se précipite vers la porte, on n'aura rien à lui reprocher aujourd'hui, pas une minute de retard.

— Hé, Nicole, tu peux prendre ton temps, il est mort.

Elle a mal entendu, c'est impossible. Dieu est éternel et son regard, encore plus.

— Oui, mort, en pleine nuit, terrassé par une crise cardiaque. T'as fini par l'avoir, ma vieille.

Sa tête bourdonne, la sueur ruisselle dans son dos.

— Je te jure. C'est sa femme qui l'a trouvé mort, au pied de son lit. Ça ne te fait pas plaisir ? Depuis le temps que tu en rêves. Il est mort, Nicole. M-O-R-T.

Elle ne les croit pas, c'est un méchant canular. Oh, elles en sont bien capables, même si le sujet ne s'y prête guère. Il s'agit tout de même de la vie d'un homme. Qu'elle le haïsse, qu'elle ait souhaité sa mort à basse et à haute voix n'a rien à voir avec la triste vérité : l'omniprésent, l'omniscient, l'omnipuissant patron serait disparu. Éteint, son terrible regard acier ?

Mort.

Elle ne se sent ni soulagée ni délivrée. Plutôt perturbée et inquiète.

Car cette nuit, ô horreur, cette nuit encore une fois, elle a rêvé qu'il mourait. Qu'elle le renversait avec sa voiture, devant des dizaines de curieux qui se contentaient d'épier ses mouvements, de les commenter, sans lever le petit doigt pour le délivrer. Et elle jouissait de le voir se tordre de douleur, de l'entendre geindre jusqu'au dernier soubresaut.

— Quel soulagement ce doit être pour toi. Tu l'as eu à la fin.

Non, non, non. Le voir disparaître, oui, mais pas mourir. Elle n'a jamais vraiment souhaité sa mort. Désiré, oui, mais pas souhaité.

Le lendemain, elle est incapable de se présenter au travail. Toute la nuit, elle s'est répété sur tous les tons, comme une rengaine, un mantra pour s'en persuader : Nicole, tu n'y es pour rien, pour rien. Rien n'y fait. Au matin, elle se sent incapable de supporter cette cage vide derrière elle. Incapable aussi d'encaisser les remarques de ses compagnons de travail, encore moins leurs taquineries, jamais totalement gratuites, elle ne le sait que trop.

C'est sa première journée d'absence. Malgré le fait qu'il ne pourra jamais la lui reprocher, qu'il ne saura jamais qu'elle n'est pas vraiment malade, elle est incapable d'en profiter sainement. Les cauchemars de la nuit continuent à tarauder son esprit aussi sûrement que les impitoyables yeux bleus.

Trois jours durant, elle lutte contre la tentation de démissionner. Ah ! ne plus jamais s'installer à ce guichet comme une proie offerte, cinq jours par semaine, sept heures durant, à la mauvaise humeur des clients tyranniques, aux préjugés du remplaçant prévenu contre elle, qui, lui aussi la surveillera sans répit, à l'hypocrisie des confrères, des consœurs, ah, ne plus, ne plus...

Mais il faut gagner sa vie, hélas.

Après ces trois jours d'atermoisement, et une fois le corps du patron enfoui sous terre, elle se croit prête à reprendre le collier dans les nouvelles conditions qui prévaudront désormais.

Ça ne va pas du tout. L'absence du regard d'acier se fait insidieusement sentir. Elle éprouve comme un vertige, qui la prive de tous ses moyens, anesthésie ses réflexes, embrouille ses connaissances au point de les rendre inutilisables. C'est pis qu'avant.

Au bout d'une pénible semaine entachée de multiples erreurs plus impardonnables les unes que les autres, inadmissibles même, elle renonce. Le sevrage ne lui réussit pas. Cette liberté toute fraîche, dont elle croyait pouvoir jouir, devra s'exercer sous d'autres cieux, plus rien ne la retient désormais en cet endroit devenu banal, presque trop humain.